WUNDERLI, Peter, *Herkunft und Ursprung: historische und mythische Formen der Legitimation*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1471>

DOI : 10.4000/ifha.1471

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « WUNDERLI, Peter, *Herkunft und Ursprung: historische und mythische Formen der Legitimation* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1998, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1471> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1471>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

WUNDERLI, Peter, *Herkunft und Ursprung: historische und mythische Formen der Legitimation*

Joseph Morsel

- ¹ Si, en français, Herkunft et Ursprung peuvent se traduire de la même manière, comme »origine«, le premier a une connotation plus nettement »réelle«, concrète (»origine« au sens d'»extraction«, »naissance«) et est d'ailleurs mis par le sous-titre en relation avec l'»historique«, tandis qu'Ursprung a une connotation plus »fantasmatique«, idéelle (»origine« au sens de facteur principal, de commencement mythique, pour ne pas dire mystique) et est ainsi relié en sous-titre au »mythique«. Tous deux servent toutefois à la légitimation - puisque toute légitimation se construit rétrospectivement, par rapport à un point d'origine en tant que tel légitime - mais selon des modalités qui relèvent de la combinatoire: titre et sous-titre répètent en effet la copule »et« (und), dont l'équivalent logique est la combinaison (et non l'addition, rendue par »ou«). L'analyse précise du titre, qui annonce l'examen des interpénétrations entre mythe et histoire dans les procédures de légitimation, correspond-elle au contenu de l'ouvrage (sachant qu'il s'agit d'actes d'un colloque, donc d'une mosaïque)? Presque. Mais, semble-t-il, un peu par hasard. Car on ne peut qu'être étonné de l'absence, en fin de compte, de réflexion sur les notions mêmes de »mythe« et d'»histoire« - dont titre et sous-titre posent implicitement la distinction nette - et notamment sur les rapports plus qu'ambigus qu'ils entretiennent au Moyen Âge. Mais d'examen des procédures historiographiques, point, pas plus d'ailleurs que de référence en note à des travaux sur ce thème (p. ex. ceux de B. Guenée, C. Beaune, etc.). L'étude d'A. ANGENENDT, qui traite de la figure d'Adam comme ancêtre de tous les hommes et y voit une contribution essentielle à l'ethnogenèse chrétienne, ne peut ainsi pas être considérée comme l'examen d'une origine mythique à laquelle s'opposeraient par exemple les traitements historiques des chroniqueurs médiévaux plus tardifs, qui mettent en scène des lignes dynastiques issues de personnages (troyens, romains, carolingiens) prestigieux quoique plus récents: car il faudrait alors démontrer que l'auteur qui remontait à Adam et celui qui partait des Carolingiens avaient le sentiment de travailler différemment, avec une

»légitimité scientifique« différente, et que les lecteurs de ces textes considéraient que l'un était plus crédible que l'autre - démonstration qui n'est faite nulle part. Bref, il faut aborder l'ouvrage comme un recueil de diverses stratégies de légitimation par le passé, c'est-à-dire la combinaison d'un ensemble d'arguments récurrents puisés à des sources différentes. On a déjà signalé la Bible, avec Adam, qui réapparaît également dans les entreprises de légitimation des langues, le langage adamite (antérieur aux langues »babéliennes«), que Dante assimile à l'hébreux ayant préséance sur le grec et le latin, de même que le basque (considéré comme l'une des 72 langues »babéliennes«) prétendait avoir préséance sur le castillan, fils du latin et donc petit-fils du grec (P.W.). Le recours à un personnage biblique comme origine s'observe aussi chez les Carmes, menacés comme les autres ordres récents de suppression au concile de Lyon II, et se raccrochant au prophète Elie, d'autres ayant tenté - parfois avec succès - de se rattacher à des personnages paléochrétiens comme Augustin ou Paul de Thèbes (K. ELM). La pensée grecque constituait un autre réservoir de légitimation, scientifique cette fois, mais avec tous les problèmes que pouvait poser sa connotation païenne. C'est ainsi que l'on voit des traités de médecine des XIIIe et XIVe ss. se réclamer d'Hippocrate, à tort ou à raison (G. KEIL), ou que confronté à l'aristotélisme, des penseurs chrétiens (Origène, Thomas d'Aquin, maître Eckhart) ont été amené à des combinaisons intellectuelles propres à intégrer de manière chrétienne cette autorité, en l'abâtardissant (d'où la *legitimitio spuria* d'O. LANGER). Les Troyens sont également appelés à la rescousse, en particulier Brut et ses compagnons, fondateurs du royaume britannique et ancêtres d'Arthur, mais dont les meilleurs éléments, autrefois passés en Gaule, sont finalement revenus au bercail à travers la conquête normande (W.G. BUSSE). À côté de la Bible, Rome constitue toutefois une source essentielle de légitimité en Occident. On voit ainsi se réclamer des Romains les habitants (lesquels?) des villes impériales souabes et alsaciennes au XVe s., face à un Frédéric III quelque peu envahissant, comme si c'était elles qui étaient les véritables dépositaires d'une romanité impériale (R. HIESTAND); ou encore le fameux Ivan le Terrible, au XVIe s., qui rattache son pouvoir, par une double *translatio imperii*, aux deux Rome que constituent à la fois Rome et Constantinople (H. HECKER). Et c'est aussi Constantin qui sert initialement de référence à Barberousse, si l'on en croit le modèle de sa couronne, avant de passer à partir de 1160 à un modèle carolingien (H. FILLITZ). La dimension romaine est même présente parmi les critères de légitimité du code lombard de Rothari, puis également, appuyés sur la *translatio imperii romani*, parmi ceux des diplômes impériaux du Moyen Age central; enfin, c'est sur une construction causale mêlant Rome, les Saxons et Charlemagne qu'Eike von Repgow fonde la légitimité de son Miroir des Saxons, notamment face au droit canon (G. DILCHER). Et c'est encore la Rome antique qui sert de cadre aux représentations festives organisées dans l'Italie du XVIe s. pour légitimer le pouvoir des potentats urbains (B. GUTHMÜLLER). Un cas à part est constitué par l'examen des procédures de légitimation dynastique des Mamelouks égyptiens au sein de l'Islam arabe, qui apparaissent en définitive comme mineures par rapport à la légitimité procurée par la lutte contre les infidèles et ne sont utiles que de manière ponctuelle - ce qui distinguerait l'Islam de l'Occident (T. NAGEL). Cette dernière remarque pose en fait plus de problèmes qu'elle n'en résoud: car compter le »dynasticisme« au rang des techniques de légitimation occidentales n'est nullement prouvé et en tout cas rien moins que clair, si l'on en croit le caractère très marginal, monastique et/ou à fonction interne des constructions généalogiques, et leur utilisation »propagandiste« finalement très tardive - ce qui était finalement

strictement cohérent avec la domination d'un discours clérical dans lequel la parenté charnelle et la généalogie ne permettait de fonder aucune prééminence sociale: A. ANGENENDT rappelle ainsi (sans le nommer) que Guillaume Pèrault, à la fin du XIII^e s., soulignait que Dieu n'avait créé qu'un seul Adam, et non un Adam d'argent comme ancêtre des nobles en plus de l'Adam de limon à l'origine des autres hommes.

2 Joseph MORSEL